

Élisabeth de Fontenay

SANS OFFENSER
LE GENRE HUMAIN

Réflexions sur la cause animale

Albin Michel

Collection « Bibliothèque Albin Michel Idées »

© Éditions Albin Michel, 2008

*À Solange de Branche,
en souvenir de mon père, son cousin,
et pour « rappeler » l'incomparable Léo.*

« Les animaux ne savent pas
que nous leur avons donné des noms. »

Elias Canetti

Avant-propos

*Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis*¹.

Il suffirait de modifier un peu le premier vers, de n'en changer qu'un mot pour y entendre la prière d'un animal : *Frères humains qui avec nous vivez...* La strophe alors prendrait un autre sens, mais non exclusif du premier. Car, enfin, le vocable « humanité » se tourmente de deux acceptions : le *genre humain*, mais aussi la *bonté* qu'aucune limite ne restreint. C'est au cœur de cette ambiguïté sémantique que j'ai abrité les pages qui suivent.

Six des sept chapitres qu'on lira ici ont été écrits après la parution du *Silence des bêtes*², et ce qui touche à l'ouvrage posthume de Derrida est inédit. J'ai librement modifié ou complété ces textes, issus soit de conférences ou de communications, soit de contributions à des ouvrages collectifs ou à

1. François Villon, *La Ballade des pendus*.

2. Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

des revues. Si tous ces chapitres sont hantés par « la terrible césure de l'acte de naissance¹ », qui lie *spécialement* tous les hommes à certaines bêtes, ils adoptent bien entendu des tons bien différents. Ce n'est pas en effet avec les mêmes accents qu'on parle devant un grand public de cruauté envers les bêtes et qu'on évoque, pour les membres d'une société de philosophie, trois épisodes de moindre muflerie envers les animaux dans l'histoire de la raison. Ou, pour prendre encore un exemple, une chose est de s'autoriser une grande colère à propos des arts dits biologiques, autre chose d'analyser les abominations racistes de l'animalisation.

Dans *Le Silence des bêtes*, j'avais porté une attention soutenue à cette épreuve décisive de l'identité et de l'altérité, que la relève d'un philosophème équivoque, l'*animal*, faisait subir non seulement à l'humanisme métaphysique mais à la tradition de la philosophie occidentale dans son ensemble. Dans cette traversée s'expérimentait une lecture de l'histoire de la philosophie, qui se voulait différente : une déconstruction placée sous le signe d'un animal borgésien, le *boofus Bird*, « oiseau qui construit son nid à l'envers et qui vole en arrière, car il ne se soucie pas de savoir où il va mais d'où il vient² ». La question animale était alors « de physique, de morale et de poétique³ ». Dans les pages qui suivent, orientées plutôt vers l'avenir, elle se change en question de physique, de morale *et de politique*.

Le centre de gravité s'est déplacé parce qu'il devenait inévitable, après coup, d'affronter la question dite de la diffé-

1. Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 1951, chap. 2, p. 10, et chap. 8, p. 61.

2. Jorge Luis Borges, *Manuel de zoologie fantastique*, trad. G. Estrada et Y. Péneau, Paris, Julliard, 1969, p. 89.

3. Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, « Suite de l'entretien ».

Avant-propos

rence zoo-anthropologique, celle que je n'avais à dessein pas traitée. Il a fallu donc rendre des comptes à ce sujet sans pour autant faire machine arrière, je veux dire sans renier le parti des animaux. Mais comment alors ne pas se laisser rattraper par le *propre de l'homme*, ce catéchisme métaphysique, inutile aux humains et nuisible aux bêtes, que je n'avais eu de cesse, à mon tour, de déconstruire ? Et, à l'inverse, comment éviter au matérialisme de glisser dans les dérives continuistes, naturalistes, positivistes, réductionnistes, physicalistes, éliminativistes ? Je me suis souvent dit que si ces tentatives suscitaient – et tout particulièrement le programme de *naturalisation de l'esprit* – un si profond rejet de ma part, c'est qu'une certaine pensée de l'exception humaine ne m'était pas étrangère et qu'il faudrait un jour m'en expliquer.

Aussi la suite de ces chapitres se rythme-t-elle au gré des oscillations d'une inquiétude, de cette *Unruhe* que Leibniz comparait au battement de l'horloge. Je ne cesse de persévérer dans une réclamation en faveur des animaux, dans un rappel de leur parenté avec nous et de notre iniquité envers eux, mais en essayant de mieux faire entendre une basse continue qui n'a jamais cessé de soutenir mon propos et dont le phrasé monotone dessine un humanisme à la fois intraitable et vide de toute détermination.

C'est pourquoi, s'il arrive que, mise au pied du mur, je suggère de reconnaître certaines singularités de la réalité humaine, c'est d'abord pour calmer le jeu en éveillant, chez des êtres que je n'accepterai jamais de définir comme *animaux humains*, la responsabilité mystérieuse d'une bonne volonté envers les bêtes. Celle qu'évoque Rimbaud quand il écrit énigmatiquement : « Voleur de feu, chargé de l'humanité des animaux mêmes. »

1.

Leur élu secret

« Je vous dis “ils”, “ce qu’ils appellent un animal”, pour bien marquer que je me suis toujours secrètement excepté de ce monde-là et que toute mon histoire, toute la généalogie de mes questions, en vérité tout ce que je suis, pense, écris, trace, efface même, me semble né de cette exception et encouragé par ce sentiment d’élection. Comme si j’étais l’élu secret de ce qu’ils appellent les animaux. »

Jacques Derrida¹

1. Jacques Derrida, *L’animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 91. L’édition de ce livre a été assurée par Marie-Louise Mallet. Seule l’introduction à une série de quatre séminaires, donnée sur une dizaine d’heures en 1997, lors de la décade de Cerisy-la-Salle, était parue dans les actes du colloque *L’Animal autobiographique*, en 1999. La seconde partie du séminaire, qui figure dans Jacques Derrida, *L’animal que donc je suis*, est parue sous le titre « Et si l’animal répondait ? », in Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (dir.) dans le *Cahier Jacques Derrida*, n° 83, Paris, L’Herne, 2004.

« Le philosophe, celui que l'animal ne regarde pas »... Lorsque j'ai, pour la première fois, entendu Jacques Derrida au Collège de philosophie, celui de Jean Wahl, j'ai réagi, toute proportion gardée, comme Malebranche après la lecture du *Traité de l'homme* de Descartes : « Des battements de cœur l'obligeaient quelque fois d'interrompre sa lecture », écrit Fontenelle... Je ne me suis jamais plus, par la suite, détachée de cette œuvre et de cet homme, même s'il m'arrivait souvent de peiner à me mettre dans certains de ses pas.

Mais j'aurai en quelque sorte manqué les premières traces de la pensée derridienne des animaux, car c'est seulement en entendant, puis en lisant *De l'esprit*, en 1987, que j'ai mesuré la force et l'ancienneté de cette insistance. Puis, de nouveau, en 2001, dans le dialogue avec Élisabeth Roudinesco¹.

Les *bêtes*, c'est depuis vingt ans que pour ma part j'y pensais, mue par une volonté de confronter certaines expériences familières à ce que les philosophes, d'âge en âge, avaient écrit sur les animaux. « La raison du plus fort », longue préface à

1. Jacques Derrida, Élisabeth Roudinesco, *De quoi demain... Dialogue*, Paris, Fayard-Galilée, 2001.

Sans offenser le genre humain

Trois traités pour les animaux de Plutarque, était parue en 1992, puis *Le Silence des bêtes*, en 1999.

Je n'avais pas participé à la décade de Cerisy autour de Derrida, dont les actes furent publiés sous le titre *L'Animal autobiographique*, fin 1999. Ce n'est qu'à ce moment que je découvris l'introduction qu'il avait faite à sa communication. Sous le titre *L'animal que donc je suis* fut publiée en 2006, après sa mort, la totalité de son intervention.

Tout ceci pour dire, le plus modestement possible, que, sur cette question, ma démarche fut à la fois parallèle et asymptotique à la sienne, et que je ne saurais publier les textes que j'ai écrits et prononcés dans le sillage du *Silence des bêtes* sans méditer préalablement sur ce qui, de lui, parut après la publication de mon livre. Car ce sont là une parole que je ne *sus* entendre, puis un texte que je *pus* lire en temps opportun. Histoire de dette et de dates.

« De l'animal qui vient à Derrida » : ainsi pourrait-on parodier de manière amicalement blasphématoire le titre d'un très grand texte de Levinas : *De Dieu qui vient à l'idée*. L'animal, dès qu'il s'est introduit chez Derrida pour y faire œuvre, a fonctionné non comme un topos ou un philosophème, mais comme un trope majeur, une ressource d'arguments au service de la déconstruction du propre de l'homme, c'est-à-dire de la métaphysique humaniste et de sa rhétorique autoritaire, celle qui persiste par exemple, et par excellence, chez Heidegger, quand celui-ci établit un abîme, de diverses façons qualifié, entre le « seulement vivant » et le *Dasein*. Les opérateurs que sont trace, écriture, graphème ont, dès le commencement de l'entreprise grammatologique, permis d'excéder-précéder l'opposition humain/non-humain. Le nouveau concept de trace avait pour destination de s'étendre à tout le champ du vivant, par-delà les limites anthropologiques du lan-

gage, celles du phonologocentrisme. C'est pourquoi, dans des textes tardifs, Derrida aura rappelé, en une sorte de récapitulation auto-bio-bibliographique, comment et combien l'animal et les animaux s'étaient toujours déjà glissés dans son travail¹. Sans aucunement présenter une périodisation de l'œuvre – un tel propos apparaîtrait comme un grave contresens –, je distinguerai trois strates de la déconstruction, qui, tout en s'interpénétrant, témoignent d'une radicalisation et d'un déplacement du propos : stratégie *par* l'animal, exposition à un animal ou à *cet* animal, compassion *envers* les animaux.

La stratégie, en premier lieu. L'animal est introduit d'abord comme un cheval de Troie dans la métaphysique, celle qui court de Descartes à Levinas. Il permet une opération de rupture visant à effacer ou, mieux, à bouleverser la frontière dite anthropologique. De tous les renvois dos à dos d'oppositions auxquels se livre Derrida, celui de l'homme et de l'animal est le plus décisif : on pourrait dire qu'il est celui qui commande les autres. Il s'agit pour lui de montrer la récurrence d'un invariant afin de rabattre la conception heideggerienne du *Dasein* sur les humanismes métaphysiques cartésien et hégélien : langage, mains, esprit, mort, mais aussi devenir sujet, historicité, sortie de la nature, socialité, accès au savoir et à la technique. Autant de manières, pour la tradition métaphysique, de re-marquer indéfiniment une supériorité assujettissante de l'homme sur l'animal qui prend aussi bien la forme d'une « projection appropriante » que d'une « interruption coupante »².

Dans la version la plus récente de cette déconstruction du partage homme/animal, on constate le passage déterminant

1. Voir, par exemple, Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, *op. cit.*, p. 57, p. 107.

2. *Ibid.*, p. 37.